

# ALBUM DE TROUVAILLES

Numéro 2

de

**Pierre Marcel Montmory**

*trouveur*

*(parce qu'il y a des chercheurs)*

[www.poesielavie.com](http://www.poesielavie.com)

Pour les fêtes nationales:

Ce jour là pensez à tous les autres pays, ouvrez vos fenêtres, sortez de vos placards, sautez par dessus la clôture des cultures et rejoignez les humains, pour toucher le nerf de la vie et le réveiller de son obscurantisme, pour libérer l'imagination, sortez de vos cages d'escaliers, jetez vos croyances, abandonnez l'errance, sciez les barreaux de votre éducation, claquez la porte aux nez de vos habitudes, rejoignez l'Humanité à la grande table de justice et le ménage est facile et vous êtes débarrassé des bêtes immondes qui attristent la Joconde. Avec les pierres de vos tombes faites des frondes. Avec le lierre de votre ombre, posez la lumière au dessus du Monde !  
Vive la fête mondiale !

**TU PEUX Y TOUCHER ET TE LÉCHER LES DOIGTS !**

**JE SUIS UN FANTÔME**

**PURE  
HALLAL  
CACHER**

**SAINTE ONANIE**

**MÈRE DU VICE**

**POUPÉE  
EN  
PAPIER**

**UNE IMAGE PIEUSE**

**POUR LA PRIÈRE DE L'IDIOT**

**1 2**

**ÉMOUSTILLE  
L'IGNORANT**

*Publié avec l'aimable autorisation  
du commissaire à la culture*

**Plaisir  
GRATUIT**

*L'exil, c'est la fuite devant la mère".  
Youssef Gaudron*

**Contemplez  
d'une seule main**

**CHAIR VIRTUELLE**

**JE FAIS  
PLEURER  
LES MOCHES**

**RIEN**

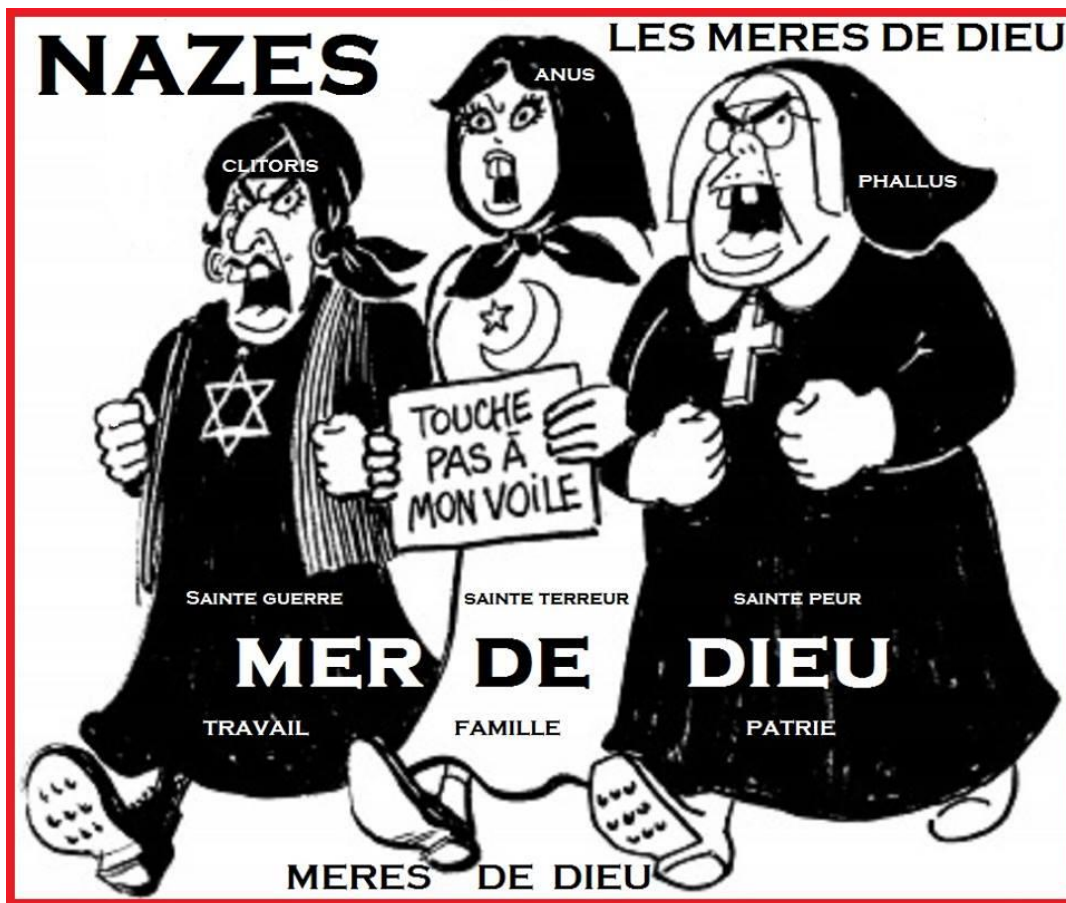
**J'EXCITE  
LES  
CONNES**

**NON GONFLABLE**

Pierre Marcel Montgomery - trouveur



Ça va du Moyen-Âge  
jusqu'au temps des Cavernes  
en passant par les Casernes  
et puis refaisant à nouveau le  
monde à l'âge des Tavernes.



Des femelles radicalisées dans leur enfermement, où elles perpétuent la misogynie et la phallocratie, en poussant leurs mâles à tuer, pour que le sang de leurs impuretés prouve l'injustice. Des femelles victimes, de la noirceur de leur état de bêtes de somme, et bêtes d'abattoir qui poussent leurs enfants dans les bras velus du miserere. Et des mâles chétifs bâtards d'une marâtre patriote, qui ignorent tout de la vie sacrée, et qui vont à quatre pattes défilier en uniforme, sous l'arc des triomphes de la barbarie. Et pendant ces générations, les seigneurs de ces croyants se vautrent sans vergogne, dans la merde de leurs cheries qu'ils partagent avec saigneurs de la vie, pleins de la foi en l'Argent et saigneurs qui incarnent la loi dans la mort.

**La parole n'est pas morte** *LIBRE PENSÉE*

*NON, NON à l'humiliation NON NON au confort.*

**La parole pain**

*Halte à la guerre contre la parole*

**PAROLE CITOYENNE**

**de la vie fruit**

**HOSPITALITÉ**

*Aider les gens à aimer  
la vie, les inviter.*

**de l'intelligence**

*C'est normal d'avoir peur, mais cette peur ne doit pas avoir le dernier mot.*

*Parole : « Et si tu as une parole à dire, parle, même si elle est amère  
comme la mort, même si elle est La mort, parle ». Bialik, poète.*

## **LA LIBERTÉ OU LA MORT**

La France, avec ses grandes idées, ses beaux idéaux; la France lumière du monde; la France que l'Humanité admire; la France des poètes; la France est l'espérance.

**TOUS LES HUMAINS QUI AIMENT LA FRANCE SONT FRANÇAIS.**

Nous tous sommes toujours prêts à la défendre contre l'obscurantisme, l'ignorance, la violence et la haine.

Ils ne sont pas nés ceux qui voudraient l'avilir. Nous tuerons les istes et les ismes; nous briserons l'œuf pourri des bêtes immondes.

*Montmory Pierre - citoyen du monde*



J'accuse les musulmans de ne pas agir en masse pour dénoncer les assassins qui se réclament de la même religion.

- Quel est le programme ?  
- Vin fromage et modèle vivant  
- Le modèle se mange ?  
- Elle se dessine.  
- Ok, j'apporterai un crayon au lieu d'une fourchette !  
- Viens Pierre  
- Je serais ton modèle si je venais.



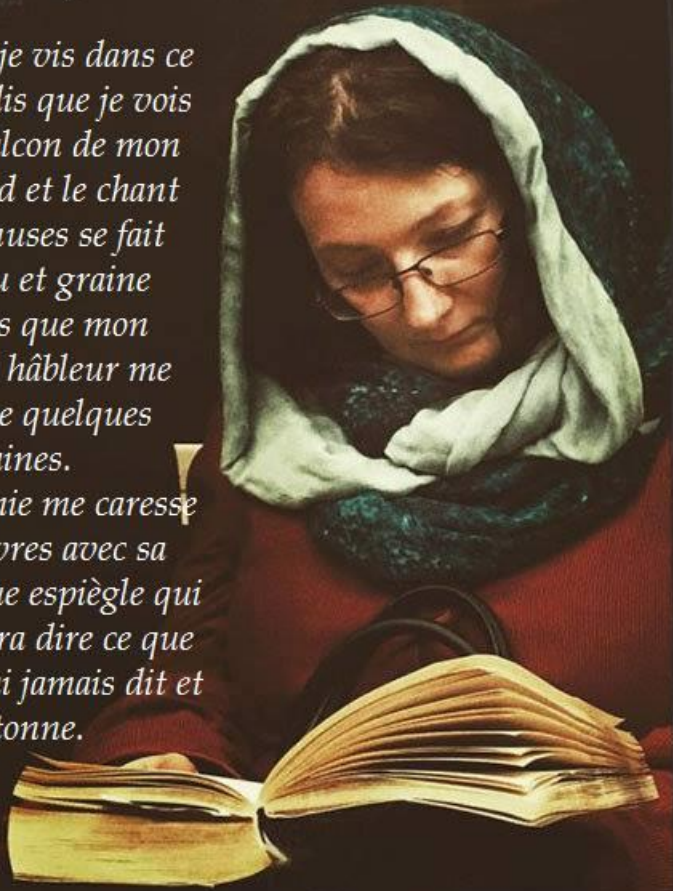
Pierr Montmory - trouveur et Pascale Bernardin - modèle

michelcojanphoto

|| || ||  
Pour Djihanne

*Moi, je vis dans ce paradis que je vois du balcon de mon regard et le chant des muses se fait oiseau et graine tandis que mon génie hâbleur me surine quelques rengaines.*


*Ma mie me caresse les lèvres avec sa langue espiègle qui me fera dire ce que je n'ai jamais dit et qui étonne.*



*"Suis-je l'égal du créateur qui trouve sans chercher ce que les âmes en peine ratent parce qu'elles sont aveugles du coeur et aveuglées par les vœux de leur renoncement à vivre divinement ?" dit-elle.*

Pierre Marcel Montmory

**Ma mie : ce n'est pas parce qu'elle est musulmane qu'elle a la compréhension mais parce qu'elle a l'intelligence du coeur.**

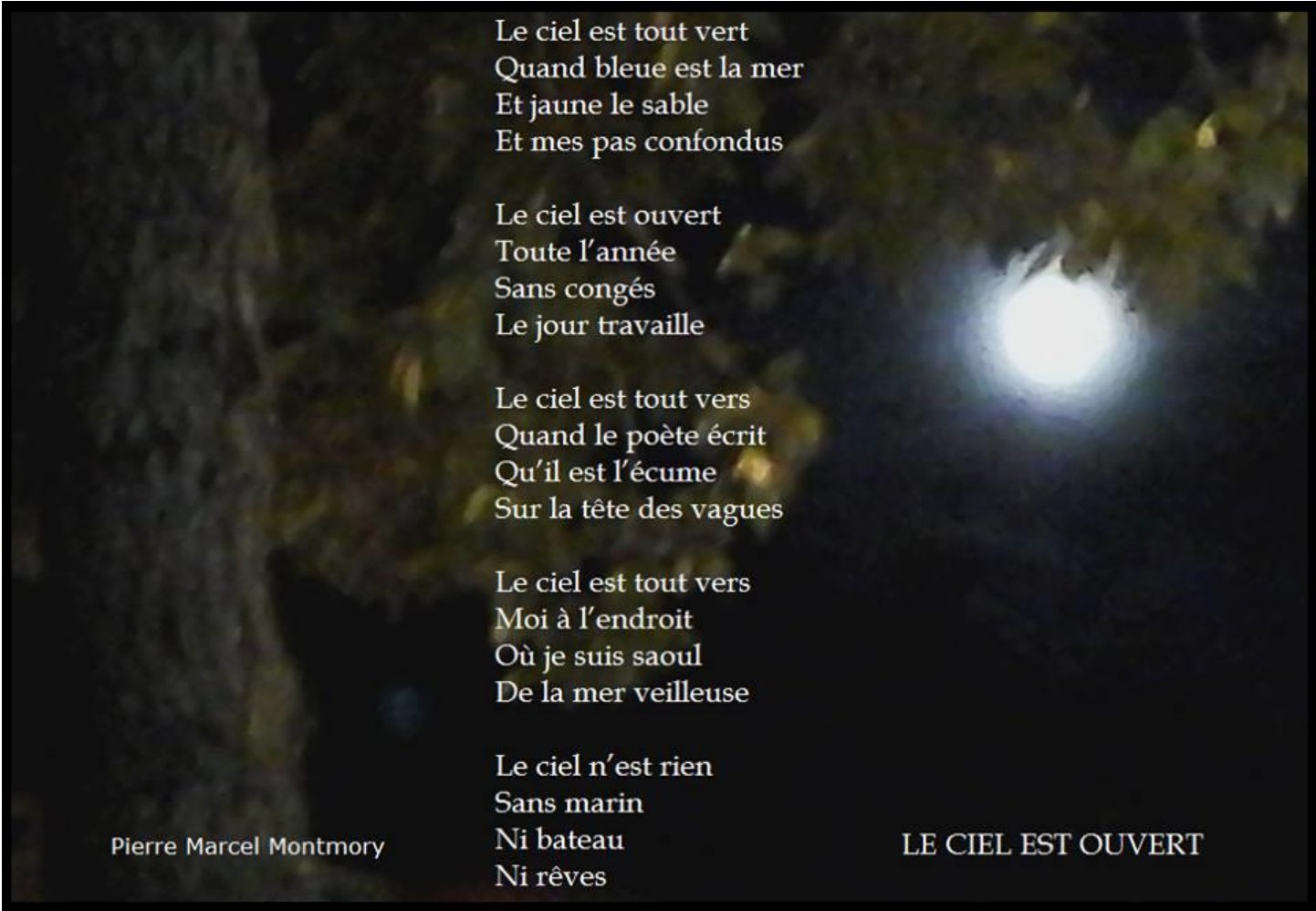


**LE CIEL EST OUVERT**

*Vivre nu est naturel et plait aux poètes.  
Vivre caché est l'artifice des croyants.  
Les poètes créent des mondes nouveaux.  
Les croyants gardent les tombeaux.  
Faut de tout pour faire le monde.  
Faut des fous pour faire l'immonde.  
Tu veux choisir quand tu subis.  
Tu subis par choix.  
Moi, je ne choisis rien.  
J'ai la vie.  
C'est assez posséder.  
Quand on est humain.  
Pas besoin d'être quelqu'un.  
Pas besoin de jouer au malin.  
La ruse des muses  
Et le génie des chiens  
Sont pain quotidien*

Pierre Marcel Montmory





Le ciel est tout vert  
Quand bleue est la mer  
Et jaune le sable  
Et mes pas confondus

Le ciel est ouvert  
Toute l'année  
Sans congés  
Le jour travaille

Le ciel est tout vers  
Quand le poète écrit  
Qu'il est l'écume  
Sur la tête des vagues

Le ciel est tout vers  
Moi à l'endroit  
Où je suis saoul  
De la mer veilleuse

Le ciel n'est rien  
Sans marin  
Ni bateau  
Ni rêves

Pierre Marcel Montmory

LE CIEL EST OUVERT



# LE CIEL EST OUVERT

*Après avoir vécu sur la Terre comme si  
c'était le seul paradis possible de ton vivant.  
Tu cherches une autre place  
derrière le vent et ton regard glisse sur l'horizon.  
Alors seulement avec toi tu avances un pied  
devant l'autre prends soin de toi.*

Pierre Marcel Montmory

**L I B É R T É**

Choisissez la couleur de votre KUNUKINI

**ELLES CROIENT EN L'ÉTÉ**

*Amène l'eau fraîche*

**Le voile de ta peau et la caresse du vent**



[www.poesielavie.com](http://www.poesielavie.com)

Gabrielle Reece et Laird Hamilton - athlètes



*FEMME MONDE*  
**Elle vote pour elle**

**LIBERTÉ**



**AMOUR**

*Ali Krieger, footballeuse*

**UN MONDE DE FEMME**

LE CIEL EST OUVERT

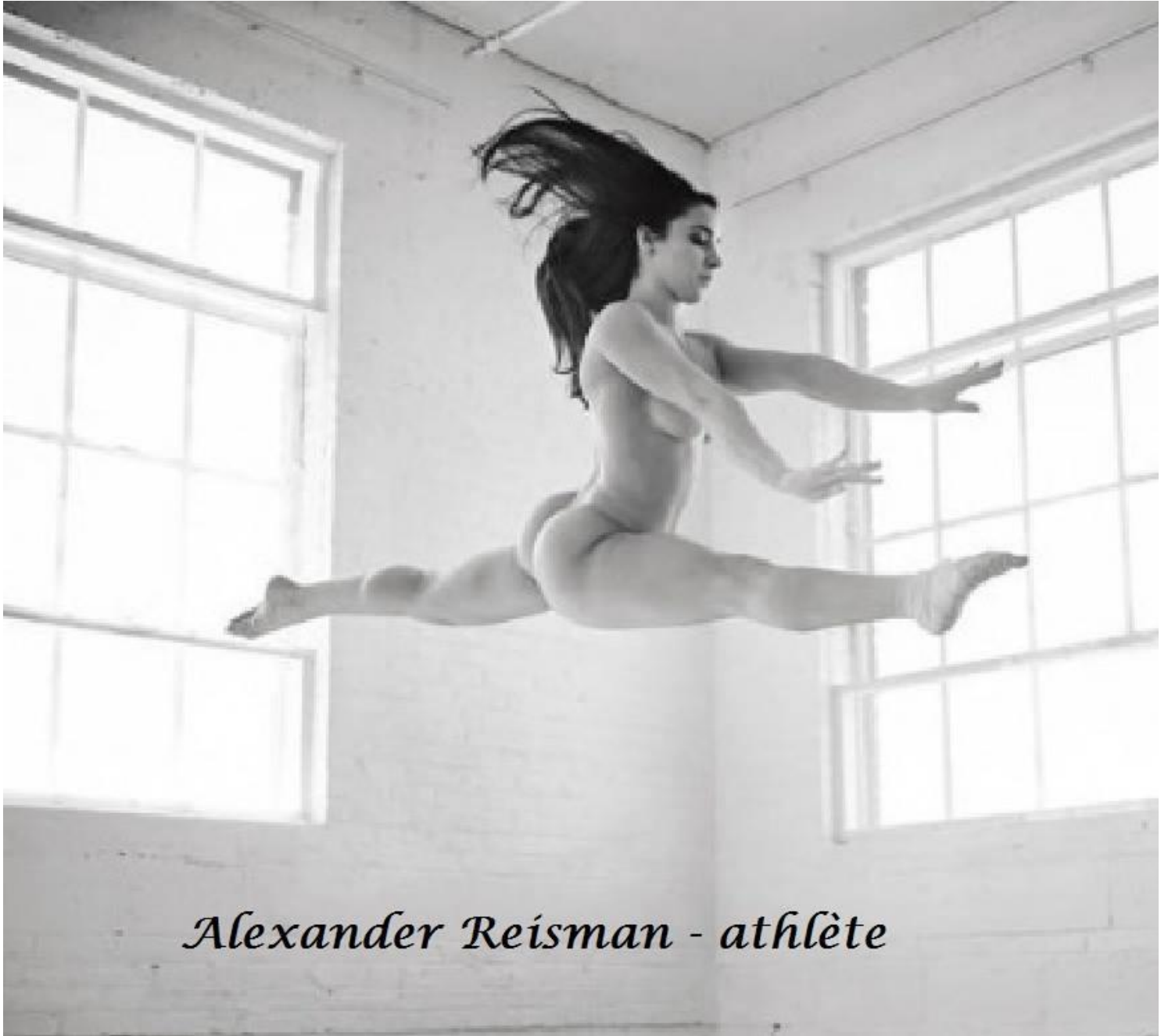
LIBERTÉ



AMOUR

*Chant McMillan - athlète*

LA FEMME MONDE TOURNE



*Alexander Reisman - athlète*



# QUERELLES DE CHIFFONS

Liberté voilée par les chiffons de la morale  
Amour étouffé par les torchons nationaux

Les vengeurs sont assoiffés  
Les saigneurs récoltent le sang

Sang pour sang  
Coule le pétrole

Sang pour sang  
La guerre nous dévore

Et les chiffons se déchirent  
Et les torchons brûlent

Liberté voilée par les chiffons de la morale  
Amour étouffé par les torchons nationaux

Femme prend ton bâton

Et fais jaillir ta source

Femme fuis les monstres

Et sauve tes enfants

Tes enfants sont l'exemple

De ton innocente beauté

Sauve ta beauté

Protège ton amour

Liberté voilée par les chiffons de la morale

Amour étouffé par les torchons nationaux

Le sang de ta vie

Ton coeur le brasse

Le sens de la vie

Passe sur ta peau

Vis sans regret

Ni remord

Nue dans le vent

Je t'adore

Liberté voilée par les chiffons de la morale

Amour étouffé par les torchons nationaux

Une femme qui dit ce qu'elle pense on l'accuse

Elle s'en fout de leur avis puisqu'elle sait qu'ils la  
tromperont toujours

Elle sait tout cela et c'est pourquoi elle est prête à partir

Pars

Et surtout ne te retournes pas

Où que tu ailles tes ami(e)s t'attendent

Ils lui conseillent la patience

Elle ne pense plus à rien

Sa propre compagnie lui suffit

Elle s'aime bien

Sa mère lui dit tu n'as pas où aller

Son frère lui dit tu dois rendre des comptes à Dieu

Et sa sœur lui dit pense à ce que vont dire les autres

Mais elle ne doit des comptes qu'à elle-même. Elle ne peut plus être soumise même si elle l'a été pour longtemps

Vivre, c'est ce qu'elle doit faire

Ça ne sera plus comme avant

Il lui faut tout de même bien avancer!

Elle doit réfléchir à tout ça

Prendre une bonne décision à la fin

La fin de l'obéissance est sa renaissance

Liberté voilée par les chiffons de la morale

Amour étouffé par les torchons nationaux

## **SURVIVRE N'EST PAS VIVRE**

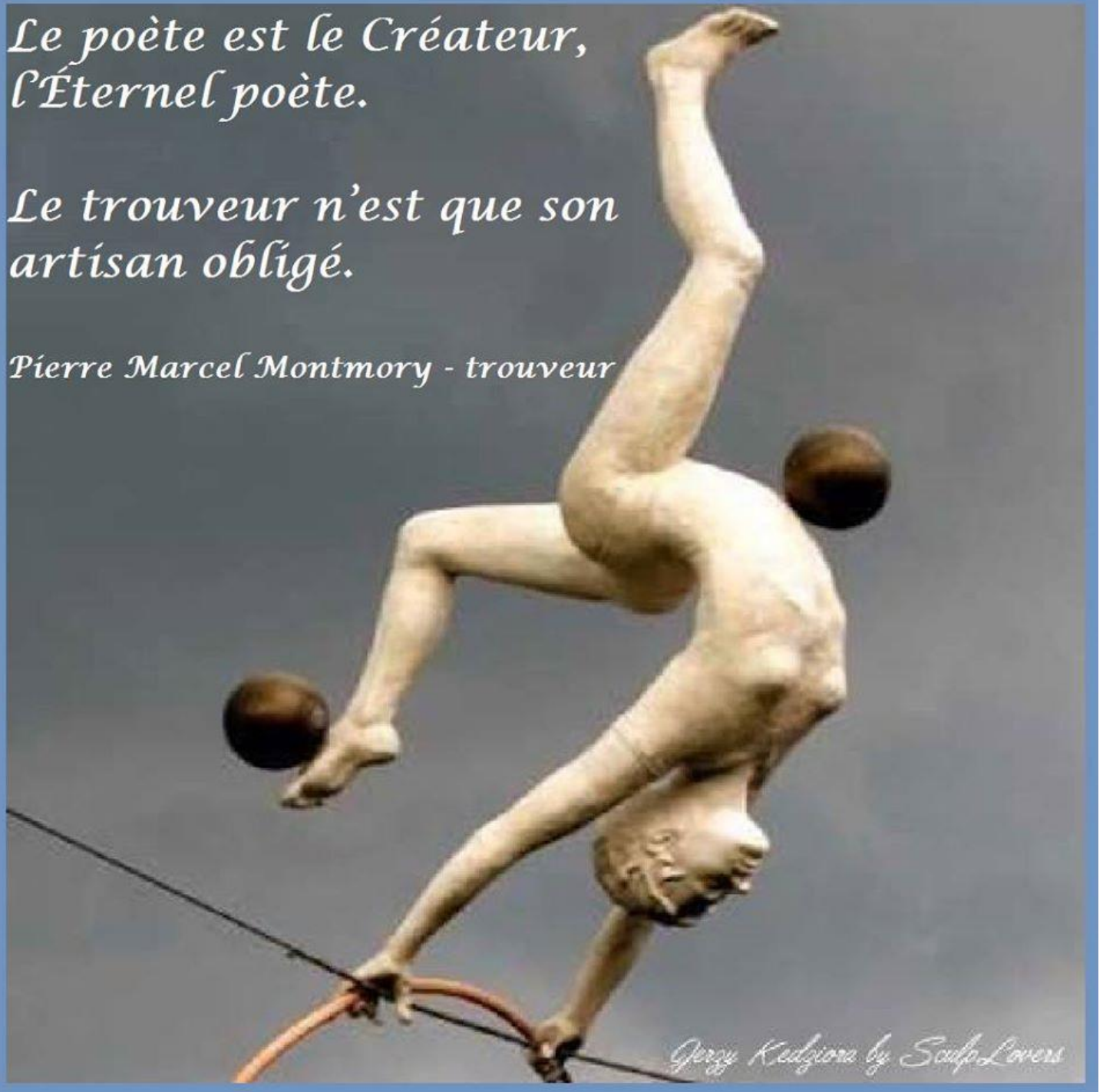
*Se faire la vie belle n'est pas facile. Oublie le mot difficile. Laisse tout tomber. Tu ne possèdes que ta propre vie et tu ne seras toujours qu'humaine. Le monde est grand et l'Univers davantage ! Jamais tu n'auras de regret si tu écoutes et suis ton coeur.*

*Troubadour, trouvère, trouveur !*

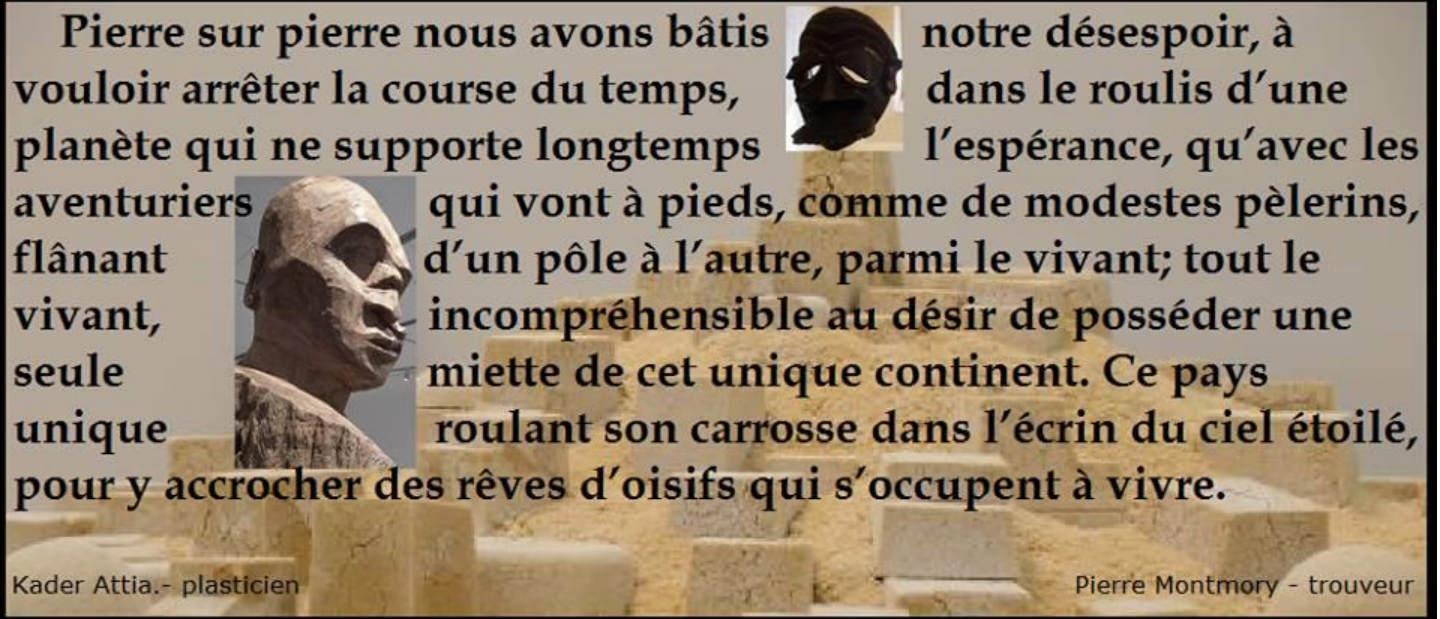
*Le poète est le Créateur,  
l'Éternel poète.*

*Le trouveur n'est que son  
artisan obligé.*

*Pierre Marcel Montmory - trouveur*



*Jerzy Kedziora by Sculpt.Lovers*



## MON HISTOIRE

Mon histoire est celle d'un nomade millionnaire qui a vagabondé sur la Terre où ses pieds ont tassé le sable, la boue, et les pierres et le goudron des chaussées. Sur la Terre où il s'est imprégné de vents qui lui ont mis des sons dans sa voix. Sur la Terre où le Soleil a coloré son teint des couleurs de l'arc en ciel. Sur la Terre où il a mouillé son drap de peau à toutes les sources de l'eau. Sur la Terre où la flamme du feu a éclairé ses nuits et réchauffé son corps nu.

Ma patrie est cette île de terre hospitalière où je peux vivre mon exil dans l'immensité de l'Univers avec la flore et la faune comme un jardin où je prends la nourriture qui restaure mes forces durant mon errance.

Quand je trouvais au même endroit tout ce qui satisfaisait mes besoins j'ai rassemblé ma famille autour de moi, et les autres et moi nous nous sommes mis à nous ressembler, à force de boire la même eau, de nous baigner dans la même lumière, de partager la douceur de nos peaux et la rudesse de nos bras.

Quand la famille est devenue grosse elle enfantait un monde nouveau au milieu de la nature, les pierres sédentaires étaient empilées et des murs étaient érigés jusqu'au ciel à tel point qu'on ne voyait plus le Soleil le jour, ni la Lune la nuit. Nous nous sommes arrêtés si longtemps que nos pieds se sont enfoncés tels des racines dans le sol.

Nous ne marchions plus et nos corps s'affaiblissaient parce que nous avons mis toutes nos forces dans des murs.

Nous étions à nouveau nus mais cette fois ce n'était pas en pleine terre roulant dans le flot du ciel étoilé mais dans un tombeau de pierres.

Alors nous nous sommes regardés dans le miroir de nos yeux, nos yeux noircis par le désespoir, et nous avons pressé nos cœurs jusqu'à ce que la bile noire nous aveugle, et nos bras nous se sont noués autour de nos cous, et nous nous sommes privé du souffle de vie qui restait accroché au dernier rayon de Soleil, noyé dans notre dernier clair de Lune, au fond d'un désert.

Pierre sur pierre nous avons bâtis notre désespoir, à vouloir arrêter la course du temps, dans le roulis d'une planète qui ne supporte longtemps l'espérance, qu'avec les aventuriers qui vont à pieds, comme de modestes pèlerins, flânant d'un pôle à l'autre, parmi le vivant, tout le vivant, incompréhensible au désir de posséder une seule miette de cet unique continent. Ce pays unique roulant son carrosse dans l'écrin du ciel étoilé, pour y accrocher des rêves d'oisifs qui s'occupent à vivre.

**Le seul paradis possible est cette planète Terre promise aux gens sympathiques qui laisseront dans le coeur de leurs amis un bon souvenir pour mériter un deuxième paradis au plus doux de leur coeur.**

**L'amitié est l'égalité des amis**

Pierre Montmory - trouveur

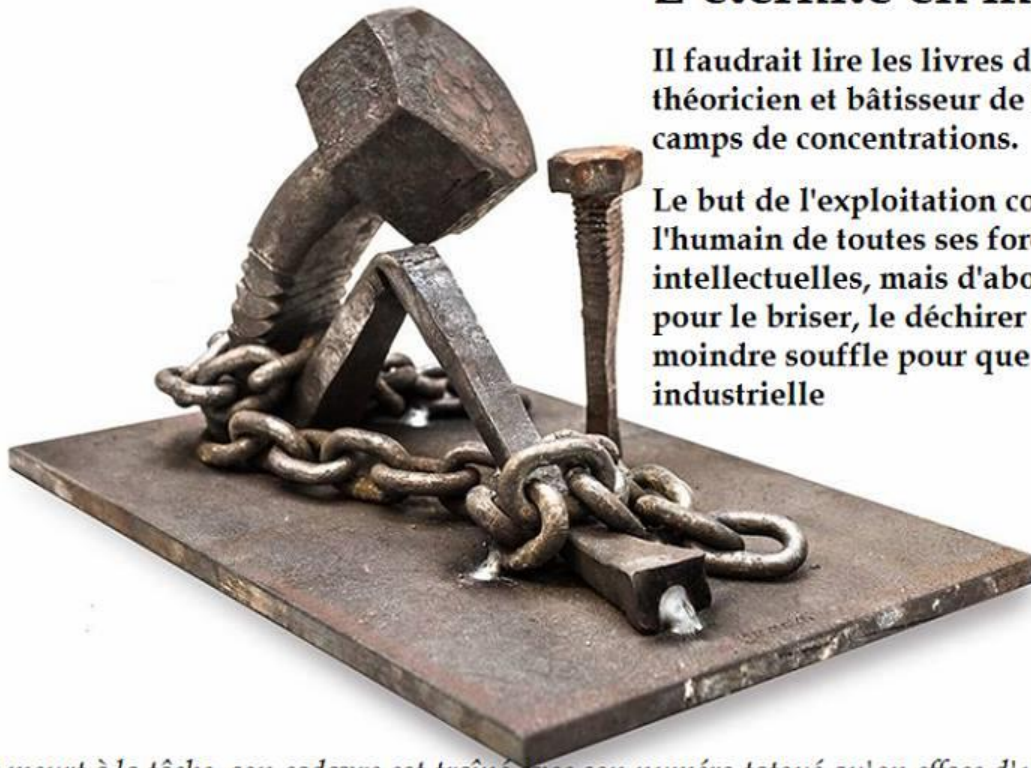




## L'éternité en marche

Il faudrait lire les livres de Himmler le chef théoricien et bâtisseur de l'enfer industriel des camps de concentrations.

Le but de l'exploitation consiste à vider l'humain de toutes ses forces physiques et intellectuelles, mais d'abord émotionnelles : pour le briser, le déchirer et lui soutirer le moindre souffle pour que tourne la Machine industrielle



*- et il meurt à la tâche, son cadavre est traîné avec son numéro tatoué qu'on efface d'un coup de crayon dans la marge d'un cahier de fonctionnaire. Puis l'on récolte l'or de ses dents, le crin de ses cheveux, la colle de ses os pour rembourser le coût de sa consommation de gaz pendant la crémation des chairs. Pierre Montmory - trouveur*

## LES MOYENS JUSTIFIENT LA FIN

Les rossignols, nos plus beaux chanteurs des bois, sont en voie de disparition et moi, je ne me sens pas très bien.

Humanité illettrée, peuples hallal fois ignorants haineux et violents !

Il n'y a plus d'éditeurs et encore moins d'artistes !

Une industrie de loisirs qui fabrique des produits pour le grand magasin du Mondistan.

Les œuvres d'art sont de l'art pour l'art comme si le boulanger ne faisait plus de pain que pour faire du pain et qui ne nourrit pas le peuple.

Les polices culturelles et les intellos hallal font l'éloge de la pureté avec l'immondice des charniers.

Les buveurs de sang obéissent aux surhommes.

La parole s'est tue.

L'amour s'est enfui.

Le savoir est honni.

L'Humanité est retournée à la boue des origines.

**La culture a échoué parce que les prétendants artistes se sont accaparé l'héritage des anciens et l'ont occulté pour s'accaparer les outils construits par les pionniers de l'éducation populaire; et ainsi l'art de vivre s'est perdu au profit d'une industrie des loisirs qui ne fabrique plus que des produits; et alors les cités se sont vidées de leurs poètes partis se suicider et le peuple n'aura jamais connu les joies du savoir, le partage des amis, la fraternité cosmique.**

## CONS SOMMATEURS D'INTERDITS

**Vous ne partagez rien de moi.**

**Votre silence vous rend pitoyables.**

**Coupables innocents et assassins modérés.**

**Les vrais poètes vous haïssez.**

**Les aventuriers vous enviez.**

**Par peur de perdre votre confort.**

**Par peur de sortir du troupeau.**

**Par sécurité.**

**Par panne d'amour.**

**Vous copiez et collez vos arrêts de vivre.**

**Vous contemplez les tombeaux et parlez à des fantômes.**

**Vous adorez des idoles.**

**Nihilistes de l'Humanité.**

**Vous croyez la mort.**

**Buvez le sang séché.**

**Rimbaud vous a connu.**

**Et Villon vous a subi.**

Pierre Marcel Montmory



Maria Gramondi by SculpLovers

## INTERVIEW D'UN TROUVEUR

**Le Journaliste** : Monsieur Pierre Montmory, vous êtes reconnu !

**Pierre Montmory** : Bien-sûr, mes parents m'ont reconnu à ma naissance et les gens qui m'ont déjà vu peuvent me reconnaître.

**Le Journaliste** : Vous êtes un poète.

**Pierre Montmory** : Oh, bien prétentieux celui qui se dit poète. Je ne connais qu'un seul poète, c'est le créateur. Quant à moi je ne suis qu'un trouveur, c'est-à-dire le scribe d'un génie qui est accompagné des muses.

Je ne fais que recopier ce que me dicte le créateur quand je sens qu'il a quelque-chose à me dire. Alors je prends ma plume et mon travail consiste à corriger l'orthographe et à soigner la syntaxe.

**Le Journaliste** : Vous êtes aussi un écrivain professionnel.

**Pierre Montmory** : Oui, on peut dire que je suis un professionnel car je pratique depuis longtemps l'art d'écrire et qu'une certaine expérience m'est acquise et cela me permet de rendre publique des œuvres fabriquées dans les règles de l'art.

Mais, je ne me vois pas employé à faire des lignes pour un patron qui me servirait ses modèles et directives. J'aime trop la liberté pour la négocier dans des choix ou bien pour

négocier une liberté illusoire. La liberté ne se négociant pas, c'est vivre comme il se doit qui me guide et nul besoin d'être quelqu'un et d'avoir quelque-chose Je n'ai pas l'intention non plus de prendre ou de participer à un marché de dupes pour quelque rémunération et la promesse d'être inscrit au fronton des célébrités.

**Le Journaliste** : Quelles sont ces muses dont vous parlez tant et qui vous accompagnent ?

**Pierre Montmory** : Ce sont mes amies de toujours. Mais je ne révélerai pas leurs noms ici, je ne dis jamais le nom de mes amis.

**Le Journaliste** : Vous êtes rarement publié, les médias vous ignorent, et vous n'avez jamais été subventionné.

**Pierre Montmory** : Je ne suis pas publié mais je suis lu et entendu dans les lieux de vie du peuple, sur les places publiques où je donne gratuitement ce qui m'a été offert gratuitement à la naissance ! Je ne mourrai pas sur une étagère entre des critiques de spécialistes et des agents culturels.

**Le Journaliste** : Pourquoi avoir choisi le métier d'artiste ?

**Pierre Montmory** : Je n'ai rien choisi du tout à part ma liberté. Ce sont des artistes - qui m'ont instruit et produit - qui m'ont choisi car - pensaient-ils, j'avais du talent pour ces choses. Le public l'a confirmé qui continue à m'attendre en tournant les pages renouvelées de mes trouvailles.

Je tenais à peine sur mes pattes qu'on m'a donné un pinceau, des couleurs et une feuille vierge et l'on m'a demandé de faire le portrait de mon nounours que j'appelais Riquiqui. En moins de deux je me suis exécuté et les gens ordinaires comme les artistes qui étaient présents en restèrent ébahis !

**Le Journaliste** : Vous n'avez jamais appris ?

**Pierre Montmory** : Je pense que ce que l'on sait vraiment, on l'apporte avec soi en naissant. À la petite école où j'aimais aller, j'ai appris à lire, écrire et compter dans la langue de mon quartier de Terre et j'étais déjà sûr d'un fait : je savais. Quoi ? Tout et rien. C'est en avançant dans la vie avec tous mes sens en alerte, avec la curiosité, puis en offrant mes dons aux autres que je me suis connu.

En me donnant à connaître je rencontre mes amis de toujours, et attire à moi mes amours. Et quand j'ai connu je quitte les autres pour rester seul en ma compagnie et me mettre au travail dans mon atelier.

Je me pousse au c... Et ce n'est pas toujours facile à cause que je suis paresseux de nature. Alors, j'invente un conteur imaginaire, un conteur qui ferait tout le travail, le paysage, les bruits, les personnages, la météo, et j'y mêle les intrigues et les anecdotes que j'ai cueillies dehors, je m'inspire de tout et de tout le monde.

Je donne à mon conteur une voix en dedans de moi et alors, seul avec lui dans le calme de mon atelier, je l'écoute.



Je recopie ce que je crois entendre mais que je devrai relire et relire encore pour en comprendre - non pas vraiment toujours le sens - mais surtout y ajuster la syntaxe et l'orthographe pour que le futur lecteur ou auditeur arrive à trouver lui-même un sens qui lui convienne.

**Le journaliste** : Et les muses, dans tout cela ?

**Pierre Montmory** : Les muses sont des femmes de notre peuple d'humains qui chantent pour charmer, éloigner le mal et guérir et nous divertir !

Au frémissement intense de la vie - que l'ignorant nomme la peur, le cœur tremble et la douceur d'une eau vive vient le rafraîchir. « Bonjour le jour, bonjour l'amour ! »

Je prends ma plume d'un geste volontaire, et tout mon corps produit l'effort à creuser les sillons pour l'encre, dans le champ vierge de la page où est déjà déposé l'humus joyeux de la vie. Et, après cet effort qui me fait naître encore, je n'ai plus peur. La joie de vivre a fait de moi son amant. Le vent se lève et le chant des muses commence et durera tout le temps de ma présence avec elles.

Et, du silence absolu de la mort - la mort dont se nourrit ce qui vit, paraît un génie qui dort. Le créateur mue en un génie ancien. Un génie qui rêve à son retour sur la terre. Un génie soudain debout, juste au-dessus des morts, des morts qui sont l'humus qui dort, des morts qui aident à la fabrique de la nourriture des rêves futurs.

Alors, d'une ruade suivie d'un cri qui dit « Allez ! », j'enfonce le soc de ma plume dans la chair de mon journal. Ce journal en forme de poème que je me dois de distribuer de mon vivant, dès sa récolte ramassée, car le monde a faim d'amour.

C'est l'amour que l'on cultive quand on donne aux autres ce que l'on se doit de donner.

Et quelque-chose en moi sait que si je ne parle pas quand il est temps cela fera du tort. Et si je ne travaillais pas, je souffrirais jusqu'à n'être plus qu'une douleur, celle qui mène par ses chaînes les victimes du sort au bourreau inhumain.

**Le Journaliste** : Tout cela est bien beau, mais, il faut manger et boire, se loger et se vêtir !

**Pierre Montmory** : Ce n'est pas au public de m'entretenir. Et, s'il se peut que les braves gens m'offrent quel qu'argent ou récompense, n'y voyez pas là un dû ou un salaire mais des dons en échange des miens et ces dons ne sont pas pour payer mes factures personnelles. Ces dons existent d'abord pour faire vivre l'art, (comme au temps de la religion les croyants font un don pour que vive leur foi – et non pour engraisser l'officiant) et ici, comme mes poèmes et mon théâtre ont reçu généreuses mannes, j'ai pu multiplier mes offres gratuites en payant les outils nécessaires à leurs réalisations, mais, jamais, cela ne fut et ne sera pour entretenir les frais qu'un humain en bonne santé peut régler en exerçant n'importe-quel métier rémunéré.

**Le Journaliste** : Mais, à quoi servent les ministères de la culture ?

**Pierre Montmory** : Ils ne devraient servir qu'à entretenir en état de marche les outils mis à la disposition du public qui veut y donner ses trouvailles et recevoir celles des autres. Le ministre et ses fonctionnaires n'ont pas à donner leur avis ni à décider à la place du public. C'est le public le seul juge des œuvres d'art et des artistes.

Le peuple n'a pas à être gouverné. On gouverne les choses mais pas les gens.

Et l'on jugera de la grandeur d'une civilisation à l'aune de la curiosité et du don.

Plus la curiosité reste intacte et plus les gens sont tolérants. Et, plus il y aura de don, plus nous avons de paix éternelle.

La tolérance mène à la grande civilisation.

**Le Journaliste** : C'est de l'utopie !

**Pierre Montmory** : L'utopie est une chose qui existe mais qui n'est pas encore arrivée. Pour faire la paix, il faut préparer la paix.

Mais la guerre elle, est toujours de la terreur. La guerre c'est la fin de tout. Il n'y a pas de bonne guerre. Toutes les guerres sont inutiles. Tant que la peur de la guerre domine, cela empêche la paix et crée ignorance et misère.

**Le Journaliste** : Vous faites de la politique !

**Pierre Montmory** : Oui, bien sûr, mais je ne fais que mon devoir de citoyen et je veux rappeler spécialement aux artistes leur responsabilité. Monter sur scène, peindre un tableau, composer de la musique, nécessite que dès les premières syllabes, dès les premières touches, dès le premier silence, que les gens doivent être charmés, mais le mal repoussé, mais les gens guérir et l'intelligence appelée !

**Le Journaliste** : Vous pensez que tout le monde est intelligent?

**Pierre Montmory** : Oui, bien-sûr ! Tous les animaux le sont! On est peut-être con quand on ne sait pas si un intellectuel ou un prétendant artiste est intelligent mais, ce qui est sûr, c'est que nous avons une culture commune à tous les humains : nous avons tous déjà vu pleuvoir, nous connaissons le mal de dent et le mal d'amour, nous rêvons, nous nous inquiétons pour nos enfants, pour nos vieux... nous avons de l'expérience !

Notre condition biologique, le fait que nous ne pouvons sortir de notre existence autrement que par notre imaginaire, nécessitent, absolument, que tous nos organes des sens soient en bonne santé pour exprimer le chant de notre espérance, sans quoi, vivre devient insupportable et que le malheur submergeant l'amour et la beauté, le trop grand, l'immense douleur des malheureux engendre la terreur.

La terreur dont s'emparent les plus faibles des humains pour violenter l'Humanité. Et les hommes politiques

d'aujourd'hui, par faiblesse pour le pouvoir et cupidité pour posséder, attisent le feu de toutes les terreurs. Les hommes politiques ne sont plus que des domestiques au service des seigneurs de la vie.

Les hommes politiques exercent l'art de la guerre en inventant de nouvelles maladies afin d'imposer leurs remèdes.

Et beaucoup d'artistes ne sont là que pour divertir la clientèle en cachant l'horreur derrière un décor abstrait de toute signification.

Beaucoup d'artistes ne sont que les animateurs du grand magasin du monde et les motifs qu'ils répètent dans leurs œuvres sont toujours les mêmes : « À bas l'intelligence »; « Mort à la critique ».

Nous vivons une ère totalitaire avec la mort partout comme une terreur suprême. En attendant, les domestiques des États et les travailleurs appliquent l'idéologie unique du consumérisme. « Pourvu qu'on mange et qu'on puisse acheter notre rédemption ! »

Beaucoup d'artistes aiment la mort, les terroristes aussi.

*Malika Bekkouche : Un texte qui raconte une vérité fulgurante: Une authenticité des faits, une dimension humaniste et humanitaire, plus forte même de l'altruisme: Une beauté intérieure se dégage, la façon de concevoir les choses! Les conditions matérielles ne sont pas le centre d'intérêt! L'esprit critique est omniprésent! Une vision des choses singulière, la maîtrise y est grâce à cette intelligence pragmatique des choses: Un don, je dirai un surdoué! Une vivacité d'esprit! La franchise est si forte que tous ceux qui liraient le contenu resteraient étonnés! Parce qu'il y a cette vérité qui fait partie de la «rébellion». Mais plus réfléchi!» On sent une idée grandiose des grandes valeurs, néanmoins, la loi du spectacle aveugle les puissants afin de protéger leurs intérêts: différentes industries: armes, médicaments, etc... Enfin, le monde ne serait satisfait que si une justice sociale régnait dans le MONDE! Jolie interview! Excellente!*

À Paris, au bord du fleuve

## TOURNER LA PAGE

La main qui frappe. Le pouvoir qui oppresse. L'intelligence qui humilie. La morale qui enferme. Le juge qui châtie. L'individu qui se déteste lui-même. La paresse de volonté. La faiblesse morale. La foi imposée. La folie simulée. La famine organisée. Les mille excuses pour chaque crime. Les milles pardons aux criminels. Les milles histoires arrangées. La lâcheté des forts. La faiblesse des violents. Des frontières et des misères. Les drapeaux pour perdre sa peau. Des signes ostentatoires pour mentir. Mais les bénéfices des sacrifices. Mais les rançons des supplices. Mais l'orgueil des pillages. Et le retour aux servitudes. Et le renouveau des platitudes. Et la gloire des armées. Et la fierté des cons. Nous défilons en rangs policés par la force. Nous croyons dans l'aveuglante lumière. Et dans l'ombre soupire la vengeance. Et dans les tombes parle le silence. Et les vers rongent les poètes. Les poètes morts en premier, morts à la fin.

**Camarades de toute la Terre !**

Depuis je ne sais combien de temps nous subissons ou avons subi mille atrocités commises par les mêmes criminels, armés par le bras des gens de pouvoir politique et/ou religieux, et ces criminels sont issus de nous-mêmes des humains qui acceptent de lever la main contre l'Humanité. Les véritables criminels sont ceux et celles qui lèvent la main pour voler la vie sacrée.

**ICI ON NOIE DES HUMAINS**

## LES BORDS DU FLEUVE

### TOURNER LA PAGE

Camarades de toute la Terre !

Depuis je ne sais combien de temps nous subissons ou avons subi mille atrocités commises par les mêmes criminels, armés par le bras des gens de pouvoir politique et/ou religieux, et ces criminels sont issus de nous-mêmes les humains qui acceptent de lever la main contre l'Humanité. Les véritables criminels sont ceux et celles qui lèvent la main pour voler la vie sacrée.

La main qui frappe.

Le pouvoir qui oppresse.

L'intelligence qui humilie.

La morale qui enferme.

Le juge qui châtie.

L'individu qui se déteste lui-même.

La paresse de volonté.

La faiblesse morale.

La foi imposée.

La folie simulée.

La famine organisée.

Les mille excuses pour chaque crime.

Les milles pardons aux criminels.

Les milles histoires arrangées.

La lâcheté des forts.

La faiblesse des violents.

Des frontières et des misères.

Les drapeaux pour perdre sa peau.

Des signes ostentatoires pour mentir.

Mais les bénéfiques des sacrifices.

Mais les rançons des supplices.

Mais l'orgueil des pillages.

Et le retour aux servitudes.  
Et le renouveau des platitudes.  
Et la gloire des armées.  
Et la fierté des cons.  
Nous défilons en rangs policés par la force.  
Nous croyons dans l'aveuglante lumière.  
Et dans l'ombre soupire la vengeance.  
Et dans les tombes parle le silence.  
Et les vers rongent les poètes.  
Les poètes morts en premier, morts à la fin.  
TOURNER LA PAGE.





Mon cher Félix,

Ça fait un bout de temps que t'es parti Félix.

Dans ton dos ils se sont endormis après une révolution trop tranquille. Ils ont rêvé d'un pays qui n'a jamais vu le jour parce que replié sur leur nombril ils n'ont pas su se faire des amis entre le premier indien venu ici et le dernier émigrant arrivé ce matin.

Leurs femmes sont sorties de la paroisse pour courir au grand magasin. Leur curé ne vend plus de l'espérance mais leur banquier refourgue le bonheur à crédit. Le ciel est plein de promesses quand le trottoir est garanti. Les drogues légales et les perversions sont électoralistes. Leurs petites filles naissent victimes et leurs petits gars bourreaux. La police enseigne dans leurs écoles où les psychologues établissent la programmation des cervelles. La populace est analphabète à 80%. Les bibliothèques sont vides et les stades sont pleins. Ils n'ont jamais réussi à parler le français aussi bien que toi. Ils baragouinent dans leur patois leur misère textuelle.

Les libéraux se partagent les tâches domestiques avec les sociaux. La démocratie offre la liberté, l'égalité et même la fraternité avec modération.

La violence est légale mais l'amour est toujours interdit. L'armée est toujours vénérée avec des sentiments religieux. Pour un petit pain et beaucoup de bébelles ils s'en vont

chaque matin transformer la planète en poubelle. Peuple de quêteux, tous clochards heureux.

Les poètes se suicident à la naissance avant d'avoir écrit leur premier vers. Tandis que des faux artistes font la publicité de l'abrutissement généralisé et que les agents culturels règlent la circulation des produits du culte de la consommation.

Les nécrologues fouillent les tombes, les spécialistes font la louange des vedettes cotées en bourses, les médias présentent l'art caca des élites qui par milliers salissent la cité de leurs déjections intellectuelles.

Leurs professeurs d'art ont parlé de tes poèmes à la radio, ils ont dit que tu étais « dépassé » et que le problème avec toi c'est que dans tes poèmes « il y a trop d'images ». J'ai voulu leur dire que c'était eux qui étaient passés à côté de toi et que ton talent consistait justement en ton génie pour composer des images. Mais ils m'ont fermé la porte au nez en me rabrouant ils ont beuglé :

« Bienvenue et au-revoir ! ».

Voilà Félix les dernières nouvelles de ce quartier de la Terre que tu aimais tant et qui est devenu le triste et sale Kébékistan. Mais ne t'inquiètes pas trop pour moi et pour nos amis, notre joie est toujours là et les empêche de tourner en rond et tu sais bien que lorsqu'ils auront épuisé toute leur force et brûlé toute leur lumière, nous, Félix, nous vivrons !

*(Félix Leclerc, chansonnier québécois)*



# IMAGINE *L'HUMANITÉ*



Ils font le sale  
boulot pour  
tous les  
pilleurs de la  
planète.



## L'art du fric

Bonne critique pour l'art visuel : la forme est le caca qui remonte à la surface. Culture des torchons des bouchers pour faire du lard. Peintures murales pour les murs du grand magasin mondial. Barreaux dorés des cages biens aimées. Publicité de l'élite capitaliste au profit des Égo gangsters. Propagande pour la construction du néant. L'ordre de tuer l'intelligence. La mission de faire disparaître la personne jusqu'à effacer son nom. Plus jamais ça des questions pour des réponses. Les règles de l'art du fric consistent à renier tout sentiment humain. La règle commande de tuer l'autre pour naître rien. Naître rien, qu'un idolâtre. Un tombeau. Une ruine de l'espérance. Les bras sans vie d'une mère. Ou des larmes sans eau qui fuient de naguère. L'art de la guerre ne sert à rien qu'à la fin de tout. Et il n'y a jamais de vainqueur et toujours la rancœur alors, faisons du beurre tant qu'on est du bon côté de la tartine des Monopoles. Vive le fric, à bas les sentiments, mort à l'intelligence; voilà l'art de l'époque Atomique. Il n'y a déjà plus rien que : des fous qui grattent les ruines pour chercher ce qu'ils savent déjà et qu'ils ont trouvé de mieux à faire : du fric.

# ART ÉPOQUE DÉFROQUÉE

L'Art Caca prend la forme du contenu qui remonte à la surface.



# LE CIEL EST OUVERT.

Personne n'a prouvé l'existence d'un dieu, même Einstein !

Des fanatiques hallucinés essaient encore et encore de prouver l'improuvable.

La médecine n'a pas trouvé de pilule contre le fanatisme.

Nous risquons de supporter longtemps les errements des croyants avec leurs conséquences violentes.

La raison la plus forte s'arrête à la fin des arguments.

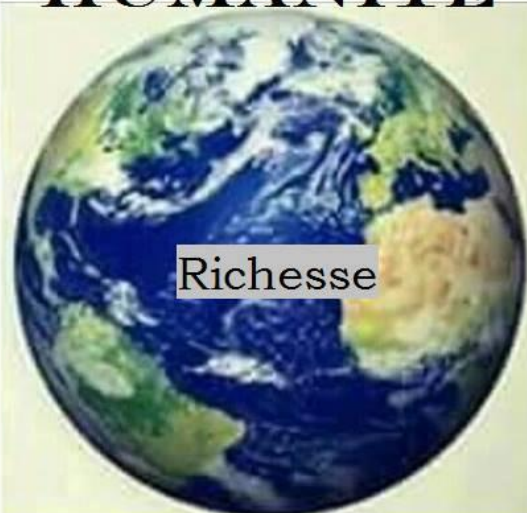
N'ayant obtenu satisfaction par la raison, les faibles d'esprit utilisent la violence.

Aucun homme politique n'est capable d'affronter les banques et les pétrolières qui ont acheté les gouvernements.

**MONDISTAN**



**HUMANITÉ**



## PLANÈTE BIPOLAIRE

LE SOCIAL EST UN PANSEMENT SUR NOS PLAIES

# TOUS VENDUS

Cadavres à prix réduit  
En poussière ou fumée

Des bêtes  
Sans pitié

Et l'or brille toujours  
Au Soleil indifférent

Et la Terre fume  
Et danse le firmament

Les exilés planétaires  
Quelque-part se terrent

Ailleurs vont parler  
C'est mieux de se taire

Devant le mur des martyrs  
Entre le ciel et les empires

Et la terre louée  
Pour un passage

Et les anges ailés  
Pour battre le doute

Tous vendus  
En déroute



## LA PROMENADE DES VENDUS

Les individus s'autonomisent

Le troupeau est souverain

Ils vont à la mort

Chacun la sienne

À chaque clique

Une claque

Le fric

Attaque

Misère de misère

Et moi qui leur disais

Le virus éternel

De l'intelligent

J'ai parlé aux oiseaux

J'ai parlé aux poissons

Et à l'âne aussi

La main sur le cœur

Où est

l'essence de vivre

La liberté

Donne des visions

L'amour

Prend tout

Misère ma misère

Et mon souvenir itou



Pierre Marcel Montmory - trouveur



## VOYAGEUR UNIVERSEL

Et je renais, étonné et curieux des dons prodigués  
par la providence; amoureux de la vie, joyeux sans  
possession : moi-même !

Ô, paradis ! Source terrienne ! L'enfer sur tes rives  
!

Ô, paradis ! Berceau de la vie !

Les bras des muses bercent mon génie comme un  
enfant !

Le ciel est ouvert ! Je peux mourir pour renaître  
comme je le veux !

Je suis libre d'aller !

Découvre ma route, elle a le visage de la mer !

Les poissons dans l'eau ne sont pas résignés.

Marche sur le pont des navires !

Tu entendras des promesses de jeux aux règles  
infinies.

Tu seras enfant de tes enfants !

Ils sont tous ici à téter à la mamelle des muses.

Si la mer a du génie c'est que l'éternité lui a donné le temps pour y penser !

Regarde ! Tu es bien chaussé pour la grande marche, paré pour la grande farandole aux angelots et costumé pour un défilé de bonhommes !

Quel plaisir de mourir quand on peut renaître à l'infini ! Laisser un souvenir pieux dans le cœur des amis qui t'ont nommé : capitaine !

Te voici rembarqué pour une autre fredaine, endimanché au bras des éternités en fleurs.

Que du bonheur, quand le malheur te frôle - car si l'enfer est court, le purgatoire est long !

C'est la saison où tu veux éclore pour mûrir la récolte de tes fruits, et passer l'hiver au bord du feu des étoiles.

Avec ta moitié aimante, amant, voyage !



*Photo : L'enfant Nanouk, l'esquimau,  
film de Robert Flaherty 1922*

# CANADA

Pays de marchands et de voleurs  
Le Canada est un leurre  
Des compagnies à numéros  
Y ont installé leurs bureaux  
Et vont tout près ou loin  
Y piller leur butin

C'est un tas de gens  
De toutes les couleurs  
Qui y vivent nonchalants  
Suivant leur humeur  
Des petits instants  
Et des grands bonheurs

Loin des rumeurs  
Éparpillées dans les vents  
Les âmes des indiens  
Y courent encore  
Dans le silence blanc  
Des grandes morts

Près de leurs sous  
Les grands voyous  
Y exploitent les sapajous  
Aventuriers de misère  
Qui viennent se refaire  
Une vie un repère

Et les cartes postales  
De sa nature rêvée  
Cachent la réalité  
Du désert fatal  
Des ruines des cités  
Bâties de goudron  
Et de probité

Ô, Canada  
Terre pour connaître  
Ce qu'elle nous donne  
Avant de la quitter  
Pour un ciel ouvert  
Où renaître  
Fait espérer

**poésie de la terreur**

VIOLENCE LÉGALE

**CULTURE  
DE  
LA  
MORT**

**TRAQUE  
DE  
L'INTELLIGENT  
PAR LA FORCE  
DU DOGME**

**SANG SUR LES YEUX**

**MISÈRE  
SEXUELLE  
MISÈRE  
TEXTUELLE**

L'homme-dieu diabolique.

- torturé sur une croix
- soumis le front au sol
- agité devant à un mur
- sexe coupé
- langue coupée
- la peur inculquée
- rien qu'une bête

**ministère inculte**

**poésie jointée**

**PSYCHOSE**

*Ent' deux joints, tu pourrais faire queq-chose;  
ent' deux joints tu pourrais t'grouiller l'cul.*

*Lorsque tu es un génie ça aide et  
quand tu es sans génie ça nuit.*

Pierre Marcel Montmory



Les gouvernements sont en train d'exterminer les gens intelligents par la force du dogme et de la morale.

Un mur barbelé de nuit tombera sur l'humanité grâce au silence consentant des peuples abrutis et épeurés qui travaillent à la construction du Mondistan, le grand magasin des banques et des pétrolières où les médecins prescrivent des maladies chroniques aux récalcitrants.

## Poésie rabâchée

(Ancienne antienne)

Au nom du roi, colonisation !

Au nom du peuple, décolonisation !

Au nom des affaires, spoliation !

-1-

Après avoir construit des colonies, les marchands ont décolonisé en laissant la place à leurs concurrents qui, pour agrandir le marché, ont imposé un nouvel ordre pour agrandir l'exploitation des richesses et en mettant au pas l'ensemble des minorités poussées à crier à l'injustice dans un même troupeau - dont la culture n'est plus qu'un ramassis de folklores en une seule idéologie et en une seule langue, alignées sur la courbe des profits boursiers.

Marchands au seul slogan de : « Consommez et taisez-vous ! ».

-2-

Les colonies des marchands concurrents pour agrandir l'exploitation des richesses en mettant au pas des minorités folkloriques en une seule

courbe - ascendante ou descendante - des profits sur des produits formatés.

-3-

Pour agrandir le marché et imposer un nouvel ordre, les marchands poussent les minorités à crier à l'injustice et alors ils (les marchands) ramassent les revendications légitimes en une seule idéologie alignée sur le profit.

Le plan des maffias tourne au fiasco. De nouvelles minorités se forment plus dures avec des méthodes plus radicales, ce qui provoque la violence des marchands pour sauver leur profit en danger et, ils (les marchands) - fuyant leur faillite, jettent des bombes sur leur passage, espérant revenir seuls pour piller tout le reste.

-4-

« On prend les meilleurs morceaux et on donne le reste aux chiens... Y a plus personne mais seulement moi, le troupeau ».

-5-

Et mon délire se fait rire.

Pierre Marcel Montmory

## L'AMITIÉ EST L'ÉGALITÉ DES AMIS

S'il faut qu'on se parle, alors il faut d'abord se regarder dans les yeux et aimer dans l'autre l'humain en nous.

Il y a l'humanité en nous comme culture commune qui nous ressemble et puis nous rassemble, malgré notre point de vue différent.

Et quand on est capable de se faire ami avec le premier humain qui a vécu ici, et d'aimer le dernier étranger qui arrive à l'instant, quand on est entouré d'amis, on l'a notre pays, à nous. Nous les exilés perpétuels qui tournons en rond sur cette Terre – une île flottante dans l'Univers !

Ceux qui sont nos ennemis fuient notre regard et brandissent leurs insignes et leurs drapeaux pour nous rallier à leur haine de l'autre, inventant un ennemi sur lequel repose la bassesse des nations.

L'Humanité est le pays des amis quand les politiques se regardent dans les yeux sans fuir ce qui est heureux. Et ce bonheur contagieux impose sa paix aux passions qui nous enchaînent.

Et lorsque l'on est entouré d'amis, si surgit l'ennemi de notre cause humaine commune, on a vite fait de le repérer et de l'empêcher de nuire.

L'égalité des amis est la fraternité des libres.

Pierre Marcel Montmory



Si tu veux trouver l'amour, il faut oser être toi-même !

L'être aimé ne se révèle que si tu te dévoiles devant lui.

La fiancée se promet à l'amoureux aux lèvres tremblantes.

La bague de tes fiançailles sera ciselée dans un cœur pur.

Pierre Marcel Montmory



**Âne  
croît  
Hi-han**

On ne peut  
pas être  
hallal fois  
bête et  
boucher

Si tu ne  
veux pas  
d'ennuis  
sois  
modéré !

**On naît pas  
tous mouton !**

Un feu d'artifice me regardait  
Dans son calice je le voyais  
Quand dans un jaune apparut l'œuf  
Il était jaune, l'œuf.

J'ai laissé mon pied dans l'étrier  
Pour voir ces jolies dames  
Qui m'ont laissé tomber  
Quand j'étais au bain

J'ai creusé la terre  
Dessous mon ombre  
Pour y chasser l'air  
Avec mes mains

Une verte rosace  
Me prend dans ses bras  
Voilà, je l'embrasse,  
Au creux de ses seins.

*Manequin en cire de l'artiste italien Maurizio Cattelan*

## UN FEU D'ARTIFICE

*(La chanson du Fou)*

*de la pièce de théâtre "Les gardiens de tombeaux"  
de Pierre Marcel Montmory*



Un feu d'artifice me regardait  
Dans son calice je le voyais  
Quand dans un jaune apparut l'œuf  
Il était jaune, l'œuf.

# Un enfant un nouveau monde au monde

Pierre Marcel Montmory



c'est LA VIE QUI EST SACRÉE !



Ce n'est pas la croyance en dieu ou dans l'argent, ou dans une idée qui est sacrée, c'est LA VIE QUI EST SACRÉE !

Ce n'est pas bête si l'on sait lire au-delà de l'anecdote. L'arche de Noé symbolise l'arche du coeur dans lequel tu dois y faire rentrer les vraies richesses du vivant en sympathie avec le réel et dans l'égalité de l'amitié pour - au temps de ta solitude, lorsque tu te retrouves seul en ta compagnie, pour que tu puisses occuper sainement l'ennui de ta paresse naturelle dans l'anarchie de la vie qui ne te donnera jamais que ta propre vie à posséder et l'humanité pour n'être qu'un humain - et non point quelqu'un, qui possède quelque-chose. Remplis ton coeur des vraies richesses et, simple humain tu ne seras pas modeste dans ta générosité et, peu importe la quantité si la qualité demeure, la farine de chacun fait du pain.

Ce n'est pas la croyance en dieu ou dans l'argent, ou dans une idée qui est sacrée, c'est LA VIE QUI EST SACRÉE

*Mon chagrin est illégal*

*Il faut  
m'arracher  
le  
coeur*

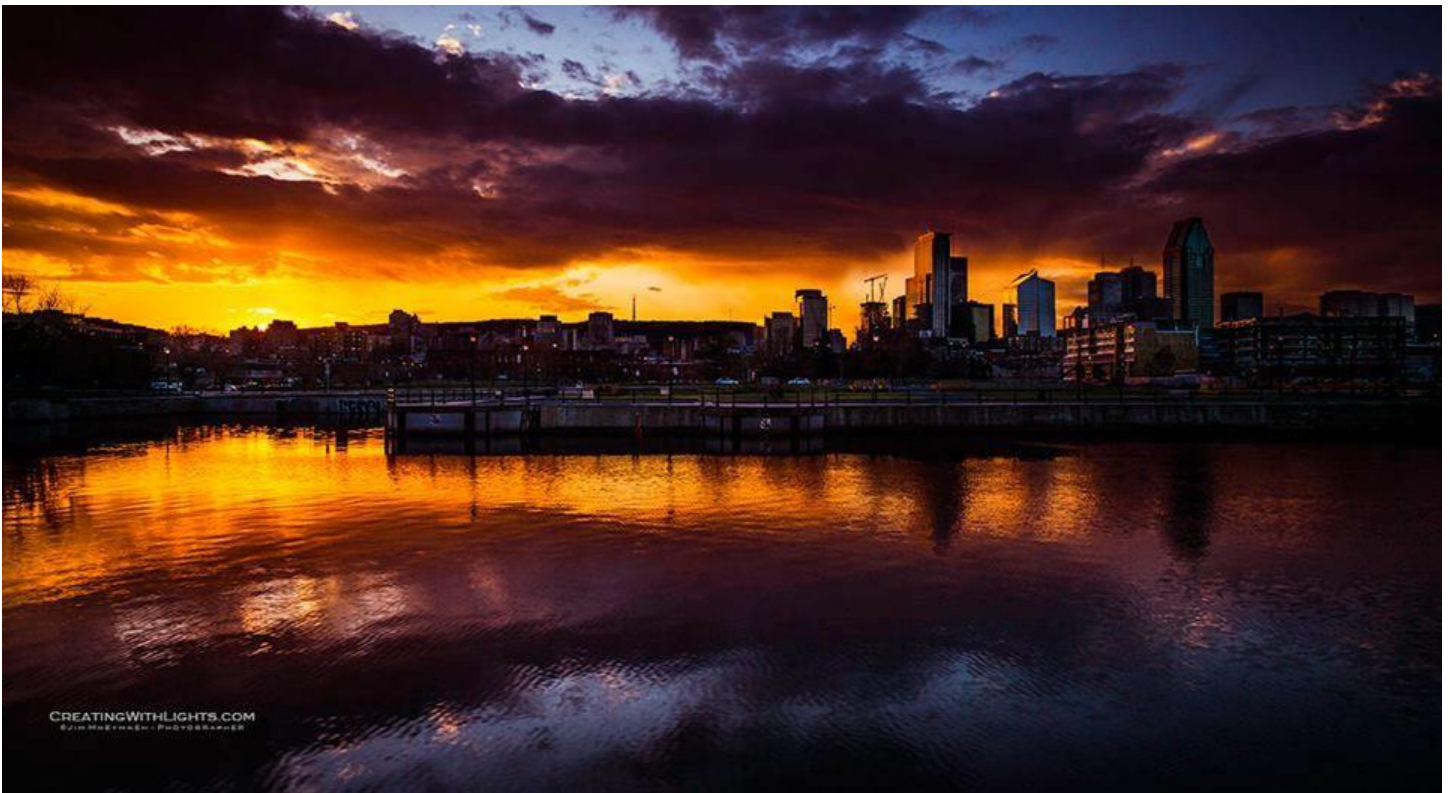
**RÈGLEMENT**

**CHÂTIMENT**

*Je dois disparaître  
Effacer mon nom*

Pierre Marcel Montmory





## LOUISE

Louise, tu m'avais dit : « Tu devrais venir à Montréal. C'est beau ». Et je t'avais posé cette question, soudain : Comment c'est? ».

« C'est beau » - tu as répété. Et chaque fois je reposais ma question, et tu répondais avec ton joli accent : « C'est beau ». J'ai laissé mon chien à un ami et je suis venu. Tu ne pouvais pas m'attendre à l'aéroport puisque tu ignorais tout de ma décision.

Je suis venu voir Montréal parce que je suis triste à Paris, où rien ne bouge depuis, je ne sais plus combien de temps.

Je pense à toi.

Ta petite voix répète à l'infini le vocable dont les syllabes sonnent en ricochets sur ta langue. Des galets lancés comme

un boomerang éclatent leur chair de pierre. C'est beau et ça ricoche dans l'eau. Le sceau de ta langue se dénoue.

Nous n'avions pas rendez-vous. J'ai pris le bus à l'aéroport et j'ai posé le pied sur le sol de Montréal. C'était chaud. C'était l'été.

Tu ne m'as pas vu. Tu n'as pas su.

J'ai posé mes bagages à l'hôtel. En fait, j'avais juste un sac à dos, mais, tu sais comment ils sont, dans les hôtels, et j'ai dû laisser mon sac en gage; comme ça, si je ne paie pas, ils garderont mes pauvres affaires.

Maintenant, je suis tout à toi, Montréal. C'est Louise qui m'accompagne. Elle est comme toi, elle est québécoise. Et Louise sait que j'aime marcher. C'est l'unique façon de connaître une ville.

J'étais à Montréal, mais je ne savais pas où j'étais. Je sortais de l'hôtel et, une fois sur le trottoir, je me laissais aller, je m'imprégnais de l'atmosphère de la rue. Ma tête tournait un peu, des vertiges dus peut-être à mon voyage en avion. Je respirais un grand coup l'air chaud d'un après-midi, un dimanche de Juillet.

Je me rappelais que c'était ton anniversaire; je souris au vent. Mon corps pris la direction du mouvement et alors, j'entrais dans la danse de tes pas.

Ô, bergère, comme j'aimerais être le mouton blanc de tes yeux noirs et humer ta chevelure de vents; ô, ma louve, je veux boire le lait doux de tes sources par milliers.

Je foule le plancher de cette île amarrée aux rives d'un fleuve cruel qui veut l'inonder ou l'étouffer dans sa main glacée.

Je suis captif de cette île.

Tel un marin, je veux aller sur toutes les mers mais je ne connais pour tout dire que le plancher de mon bateau. C'est peut-être pour cela que je ne m'attache à aucun port. C'est mon devoir, je dois partir. Et je sais qu'il ne fait pas bon de s'arrêter trop longtemps dans un port.

Je m'assoie à l'une des terrasses ensoleillées, et je laisse aller mon esprit à la dérive de mon ennui délicieux.

J'ai économisé la moitié de mon salaire, rien que pour le billet d'avion; et j'ai encore de quoi, juste une semaine.

Alors, tu vois, je presse le pas.

Tes rues sont plus sont grandes, ton ciel est plus haut qu'à Paris. Je me perds. Exprès. Je me laisse aller ou, comme dirait Louise : je me lâche lousse.

Louise m'a parlé de tes ruelles que tu abrites aux détours de tes avenues. Ces ruelles sont mes amies. Je les croise toujours. Et je leur demande des nouvelles de Louise, vous savez. La petite femme au chapeau rond, au teint blanc et aux yeux noirs. Corbeau, noir corbeau.

C'est beau, Louise. Tu souris sous ton chapeau. Je voudrai m'arrêter, prendre ton visage dans mes mains et t'embrasser mais tu ne me laisses pas le temps. Tu files comme une trotteuse dans tes bottines noires que tu portes lacées jusqu'au mollet. Tu marches vite à côté de moi, dans cet espace inconnu de moi, de la Terre.

Il y a une ville. Et puis il y a Louise. C'est ce qui me fait marcher. Je marche comme s'il fallait que j'aille au bout de cette ville. Mais, bien-sûr, une mouette, un corbeau, me feront changer de route. Et même si mon cap est sur Louise, je dois faire des bordées avant de l'accoster.

Alors j'ai marché tout ce qu'il me restait de jour, j'ai laissé la nuit tomber pour la ramasser, dans un bar du boulevard Saint Laurent. Je ne me rappelle plus le nom de l'établissement, seulement que c'est à gauche en montant lorsque tu viens de la rue Prince Arthur. C'est un bar où on passe des disques de reggae, de musiques africaines, c'est plein de blacks, de rastas.

J'ai demandé tout de suite un whisky sec et puis j'ai remarqué, au sourire de la serveuse, qu'ici, dans les bars, on est toujours obligé de payer de suite sa consommation, quand on ne l'a pas encore bue. J'ai l'impression qu'il faut aller vite, le jour comme la nuit, au rythme de la trotteuse.

Louise marche dans le vent de la nuit, elle m'entraîne là-bas, je tombe dans son sillon, dans sa ruelle.

- Tu veux qu'on aille là-bas ?

- C'est comme tu veux.

J'essaie de me concentrer pour lui dire ce que je ne suis pas arrivé à lui dire, parce qu'une semaine, ce n'est pas assez pour tout dire.

Je veux exprimer ma pensée mais un tourbillon de panique s'empare de moi, ma tête se remplit d'étoiles, je tombe évanoui, dans les bras de la nuit.

C'est la rumeur de Montréal qui me rappelle à l'ordre des vivants. Je me lève comme je peux. J'ai du mal, au début, à arquer sur mes guibolles.

J'ai parlé de toi aux ombres qui gigotaient dans l'éclat des lumières de la boîte enfumée. J'ai dû boire deux whiskies secs, l'un derrière l'autre, j'ai pris une bière après.

J'étais fait, comme un rat pris au piège de tes filets. Je me suis endormi plein des images de toi; toi que je finis par inventer en ajoutant des souvenirs à mon souvenir.

Je regrette de n'avoir pas pu te suivre quand tu allais au bout de ton île. J'ai fabriqué, au gré de ma fantaisie, des mensonges qui m'ont apaisé pendant que les petits lutins dansaient sur le plancher du bar.

Je t'ai rencontrée à la sortie du bal du Moulin Rouge. Nous sommes sortis de la foule et je t'ai raccompagnée par les boulevards. Tu allais à Opéra, alors j'y suis allé avec toi, jusque devant ton hôtel. Je ne me souviens pas des paroles que nous avons échangées. Avons-nous même parlé ?

Tes yeux noirs profonds m'engloutissaient, j'avais très peur au moment de te suivre. Je t'ai dit « À un de ces jours », et je t'ai fait deux bises sur tes joues potelées. Tu ressemblais à ce moment-là à une petite souris – c'est ainsi qu'on appelle une jeune femme à Paris. Ton minois blanc reflétait la joie des rues enluminées. Ton sourire radieux peint en rouge sur le parchemin de mon cœur.

Je suis juste ici le temps de goûter à Montréal. La ville que j'aime parce que Louise l'aime aussi, que Louise habite Montréal.

Je garde mes mains dans les poches, je fais le tour du lac. Je suis content de voir des enfants. As-tu des enfants, Louise ? Tu vois, nous n'avons pas parlé beaucoup. Mais je sais que tu te sentais bien à mes côtés.

Cette pensée me réconforte. C'est pour être plus proche de toi que j'ai fait le grand saut au-dessus de l'océan.

Plus proche de toi, Louise. D'ailleurs, es-tu, ces jours-ci, à Montréal ? Ça se trouve, tu as pris tes vacances au même moment que moi, et que, comme beaucoup de québécois l'été, tu as laissé Montréal aux touristes, et aux plus pauvres qui pourront se consoler du voyage en admirant son site; sans doute que tu te requinques dans un coin de belle nature.

Je n'ai pas écrit pour te prévenir, je n'avais pas ton adresse. Tu ne me l'avais pas laissée. Nous n'avons pas fait ce que nous aurions fait avec une connaissance quelconque. On ne s'est pas laissé nos cartes. On s'est pris le cœur.

Je crois que tu m'as soufflé que tu habites rue de l'Église. J'aurai confondu avec le glissement de ta robe. Ton chuchotement chatouillait mon oreille au guet de ton corps.

C'est vrai, c'est beau Montréal. Je garde Louise comme idéal et de toi Montréal je fais ma courtisane. Tu me dois un régal. Offre-moi tes plus beaux atours pour que je me pare et monte à l'assaut de tes tours.

J'y suis venu faire l'amour.

Toi, Louise, tu exerces un des plus beaux métiers. Tu enseignes, tu apprends à apprendre aux petits enfants. Et aux grands aussi, m'as-tu dit. Mais tu préfères les petits. Pour les grands, tu a été obligée de faire des heures supplémentaires, tu avais besoin d'argent, et tu as dit que cela te fatiguait trop et que tu étais alors moins disponible pour t'occuper des tiens.

Je ne sais pas si tu as déjà eu des enfants mais je sais que tu as une famille. Tu ressembles au roman que j'ai lu grâce à toi. Maria Chapdelaine, c'est tout à fait toi. Louise, tu es l'âme de ce Québec près de qui j'aimerais grandir. Mourir près de toi et de la belle Montréal, toutes deux mes idéales, et m'allonger le long de la coque de l'île flottante, rivé à ce bateau enchanté par la voix de la sirène Louise. Elle m'appelle sur son récif. Son corps glisse de mes mains quand elle bondit dans la vague, je chavire dans le pli des flots, la bouche pleine d'écume : je rage!

La fille-poisson riait en prenant son bain. C'était cinq heures le matin. J'étais à cran. Louise me rendait dingue !

Je sais que tu prendras cela pour un compliment. Je voudrai toucher ton âme, t'atteindre par la force de ma pensée. Le bruit des voitures et des sirènes hurlantes me terrassent dans le béton. Je suis cloué quand j'aperçois pour la première fois, énormes, qui ne passeraient pas dans les petites rues de mon Paris, les voitures de pompiers, les ambulances et les

bagnoles de flics qui foncent en accords tonitruants dans l'harmonie ronronnante de la ville qui se dégingue. Tout se casse la gueule dans mes oreilles mais je ris en même temps de joie comme un gosse qui découvre ses premiers jouets. Ils sont dix fois plus gros et bruyants qu'à Paris. Merci Louise pour ces cadeaux. Tu n'as pas oublié que je suis orphelin de tout même du père Noël.

Je pense à mon patron qui fait des cadeaux à son personnel, une fois par an, il nous refile quelques miettes de sa table et on lui dit merci poliment, il nous gratifie de son sourire adéquat.

Montréal me sourit et je réponds à ses appels. Je hèle un taxi. Zut, il est pris. Je tourne la tête vers le trottoir qui remonte l'avenue et, descendant vers moi, une blonde inconnue s'arrête à deux pas. Elle me tend son joli minois et sourit. Je souris.

- Comment qu'c'est ton nom, à toué ?

- Jean.

- Oh, c'est presque comme Saint Jean Baptiste.

- Qui est-ce ?

- C'est le saint du Québec.

- Je n'aime pas les saints.

- Oh, celui-là, tu sais, il est cute. Tu devrais lire son histoire, c'est un jeune enfant. Comme le Québec.

Je regarde l'avenue encombrée d'hommes et de marchandises. Ma blonde a les yeux arc-en-ciel. Le printemps loge dedans. J'aimerais bien être son locataire.



-Si on allait ailleurs ?

- Où ça ?

- Ah, on peut pas y aller tantôt, mais si tu veux, quand on s'ra rendus chez nous - c'est juste à un coup de pied d'ici; je t'expliquerai - ça s'ra pas long.

- On va chez toi ?

- C'est juste pour une nuit et demain, à matin, j'ai un lift pour le lac Saint Jean.

- Le lac Saint Jean ?

- On va dormir à la belle étoile et puis toute !

- Toute ?

- Ben oui, toute, on y va ensemble. Tu viens-tu ?

J'ai suivi cette fille en vacances et c'est comme ça que je me suis évadé de Montréal où Louise me retenait prisonnier.

Ah, j'aime ces murs et sa geôlière !

Et je me suis perdu pour de vrai. Elle ma embarquée dans une très longue expédition. On coupait les quartiers en deux en slalomant par les ruelles. À l'ombre des arbres magnifiques où nichent les oiseaux enchanteurs. Des poteaux de bois griffent le ciel avec des fourches de fer et tissent des entrelacs entre les maisons avec du fil électrique. Des palissades cachent de secrètes propriétés du regard curieux des promeneurs. On ne se mêle pas des affaires des autres. Ma blonde et moi, nous gambadons jusqu'à notre cabane. Des écureuils me grimpent dans les pantalons.

Au troisième et dernier étage d'une bicoque biscornue, nous arrivons chez ma blonde. Suis tout essoufflé d'avoir suivi

son pas rapide et soleilleux. En haut de l'escalier en colimaçon, j'ai compris tout de suite que j'allais m'amuser, que c'était une fête.

Dans le brouhaha des gens, au milieu de la cohue des bavardages, je surveillais ma conquête.

Elle me frôla le bras, je lui pris. Elle tourna la tête et sourit en cherchant à m'embrasser mais je l'en empêchais juste le temps de lui demander son petit nom. Elle me dit, bien-sûr, qu'elle s'appelait Louise.

Me revoici une dernière fois à Louise de Montréal.

Le temps est gris comme souvent à Paris. Sauf qu'ici, le mauvais temps ne dure jamais longtemps. Sainte Météo est clémentine.

J'ai repris l'avion. Ça m'a fait mal de quitter cette île. Tel Ulysse, je n'avais pas le temps de penser à mon chagrin. Je partais. Je quittais l'île enchantée pour une autre. Mais je gardais en moi une force inextinguible que je venais de puiser à la source du voyage.

Ne m'étais-je pas initié comme un Robinson qui aurait réussi à allumer un feu sur son ^le déserte ?

Je tenais ma découverte pour un don du grand Mystère.

Je t'ai appelée, Louise, du haut de mes ailes. J'ai bordé ton île de dentelle et d'une couronne de perles blanches comme au cou gracieux d'une reine.

Montréal est à côté de Paris sur la carte de l'Univers. Mon pays c'est la Terre. J'habite une île qui se prend pour un bateau.

Louise est ma conquête. Je veux revoir Louise. J'entends ses mots : « C'est beau! ». Je l'aime à fleur de peau, ô rose du Québec ! Tes épines font mourir quand tes pétales embaument!

Je voudrai mourir pour elle.

Avant te partir, j'ai visité tes quartiers. Comme tu n'étais pas là pour me servir de guide, je me suis laissé aller une fois de plus en compagnie de mon esprit vagabond. J'ai fait le tour de l'île en guettant les bateaux.

J'ai hélé des mouettes, j'ai crié ton nom et le bateau « Louise » a accosté dans le port de Montréal. Tu n'étais pas parmi les passagers.

Alors j'ai tourné le dos au port et j'ai remonté le long du boulevard Saint Laurent, ivre d'air de mers comme un marin qui aurait gagné la quille. En croisant Sainte Catherine, je lui ai offert mon pompon.

J'ai repris La Main, le jeu finissait à mon hôtel. Le fleuve faisait tanguer l'île, il y avait du remous sous les planches. Je suis tombé dans mon lit qui m'attendait les bras ouverts.

Louise m'a fait tourner dans tous les sens de son île.

Elle n'avait eu qu'à laisser glisser sa robe. Son corps était sculpté dans du granit blanc. Sa diaphane peau se teintait de sang quand je la touchais. Sur ses lèvres fraîches brûlait un

baiser rouge. L'ardeur dans son regard et la candeur de sa croupe, animale, humaine chante Louise.

Tu es partout là où je t'emmène, dans ce bateau, dans l'avion. Je parle de toi.

Je convaincrâi le monde entier de ta présence sur cette Terre. Ne me lâche pas. J'ai presque un pied dans la réalité, tous ceux que je rencontre finissent par te connaître. C'est bien la preuve que tu existes et chacun pourra donner ton portrait détaillé. Bien-sûr les différentes versions n'égalèrent pas ta beauté ni ta perfection. Seulement voilà, je suis presque vengé de ne t'avoir pas revue. Je doute presque de t'avoir rencontrée.

Je crée ton effigie partout où le vent me pousse. Tu es bannière au vent, les oripeaux du Temps, père des gueux. Que tes ports, ô, mon île, me protègent des mauvais coups, je me bats sous tes armes.

Le drapeau de Louise signale le vent.

L'avion est maintenant au-dessus des nuages, au-dessus de l'île Montréal.

Je me suis séparé de Louise. Elle a gardé la terre. J'ai pris l'air.

# ALBUM DE TROUVAILLES

de

**Pierre Marcel Montmory**

*Trouveur-Éditeur*

[pierremontmory@gmail.com](mailto:pierremontmory@gmail.com)

**VIE AMOUR BEAUTÉ**

**POÉSIE**

**LA VIE**

[www.poesielavie.com](http://www.poesielavie.com)

[www.poesielavie.com](http://www.poesielavie.com)